

Une fois que tu es né,
tu ne peux plus te cacher

Titre original :
Quando sei nato non puoi più nasconderti

Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre

©2003 nottetime srl
© 2007 by Éditions Xenia pour la traduction française
ISBN : 978-2-88892-039-7

Xenia, C. P. 395, 1800 Vevey, Suisse,
www.editions-xenia.com
Informations, catalogue, commandes :
info@editions-xenia.com
skype : xeniabooks

Maria Pace Ottieri

Une fois que tu es né,
tu ne peux plus
te cacher

Voyage parmi le peuple
des naufragés

Traduit de l'italien
par Hélène Franchi

Xenia

A mon père

PREMIÈRE PARTIE

Le débarquement

Les faucons et les colombes

« Vous croyez vraiment qu'ils arrivent ici avec un "passeur" ? »

Le commandant du port de Lampedusa¹, Michele Niosi, plonge ses yeux d'un noir luisant dans les miens, par-dessus son bureau. « Allez voir les épaves, et vous comprendrez que personne n'aurait intérêt à les reprendre : ce sont des débris irrécupérables. Celui que l'on appelle le "passeur", c'est quelqu'un qui a intérêt à repartir pour pouvoir faire un nouveau voyage.

— Vous êtes donc en train de me dire que le trafic d'êtres humains, les mafias et les organisations criminelles n'existent pas ? »

Cela n'a duré que le temps d'un éclair, mais, pendant un instant, j'ai senti s'allumer en moi l'espoir du journaliste de découvrir que, là où ils ont lieu, les faits se révèlent différents, tout autres que ce que l'on croit.

« Je dis simplement que les groupes qui débarquent ici arrivent tout seuls ; ils ont très bien

1. [NdT] Lampedusa est une île italienne de 21 km² au sud de la Sicile. C'est l'île la plus méridionale d'Europe ; elle ne se situe qu'à 60 milles (environ 110 km) des côtes tunisiennes, ce qui en fait une des destinations privilégiées des hommes et des femmes qui tentent d'entrer en Europe. C'est sur cette île qu'a été tourné le film *Respiro* du réalisateur Emanuele Crialesi.

compris que nous avons le devoir de les secourir et ils se font repérer par les bateaux de pêche car beaucoup d'entre eux ne toucheraient pas terre sans notre aide. Rien qu'hier, le 2 octobre, il y a eu quatre débarquements, quatre-vingts personnes en tout et toutes sauvées grâce à nous, à part un canot pneumatique qui est allé s'amarrer juste sous la vedette de la Brigade des Finances¹.

— Et l'hypothèse qu'il s'agisse d'embarcations abandonnées au large par des bateaux qui restent dans les eaux internationales ?

— Vous croyez sincèrement que nous ne savons pas d'où ils partent ? »

Le téléphone sonne et, pendant que le commandant répond, je cherche à comprendre où il veut en venir. C'est une caractéristique des militaires de ne pas se dévoiler, d'ébaucher une idée en laissant à l'interlocuteur le soin de la développer et d'arriver à ses propres conclusions, de risquer une hypothèse et de se rétracter aussitôt ou de répondre par de nouvelles questions. Le commandant écoute maintenant son interlocuteur à l'autre bout du fil, en acquiesçant régulièrement de sa voix grave, et puis demande : « À combien de milles ? »

« On nous signale une embarcation de clandestins à 30 milles d'ici. Mes hommes appareillent tout de suite, vous aussi, montez à bord, vous êtes venue pour ça, non ? »

Nous y sommes, c'était l'occasion que j'attendais, mais, dans quelques minutes, j'ai rendez-vous

1. [NdT] Brigade des Finances (« *Guardia di Finanza* ») : police chargée non seulement des délits financiers mais aussi de la surveillance des frontières et de la lutte contre l'immigration clandestine.

avec le colonel Giuseppe Conti et le commandant Melchiorre Di Gregoli de la Brigade des Finances d'Agrigente. Ils sont venus exprès en avion, d'Agrigente et de Catane, pour me rencontrer et repartent demain matin. Personne ne vous prend au sérieux comme les militaires, c'est une autre de leurs caractéristiques, liée à leur conscience de l'isolement, à leur souci un peu naïf de faire bonne impression et de démentir les préjugés, à leur surestimation de la presse, à l'orgueil du soldat.

« Comme vous voulez, » me dit le Commandant, « vous savez où me trouver, je suis toujours ici, même la nuit, mais, en bas, ne leur dites rien de l'annonce. »

En bas signifie dans les bureaux de la Brigade des Finances : entre la Capitainerie du Port et la Brigade des Finances, il existe une rivalité tacite. Les premiers sont les colombes, fiers de se distinguer d'un corps de police normal, étant, avant toute chose, destinés à secourir les vies humaines que la mer met en danger ; les seconds sont les faucons, dont le devoir est de lutter contre l'immigration clandestine même si eux non plus ne peuvent se dispenser de sauver ceux qui risquent leur vie.

J'obéis aux ordres du commandant et ne dis rien, mais très rapidement — nous avons à peine eu le temps de nous saluer — le signalement du bateau de pêche arrive à son tour dans le bureau des Finances et, en quelques minutes, je me retrouve catapultée à bord d'une des huit vedettes chargées de la surveillance du Détroit de Sicile. La *cible* devrait être une petite embarcation qui se trouverait au large de Linosa, l'île noire d'origine volcanique à trente milles de Lampedusa. Il faut faire vite car la

mer est légèrement agitée, et cela pourrait empirer en soirée, mais la petite tache blanche qui, parmi tant d'autres, pourrait être celle des clandestins, apparaît et disparaît sur le radar.

Un hélicoptère, qui a décollé du «Lavinia», le bateau de la Marine militaire patrouillant dans les eaux internationales, nous survole comme un oiseau ami qui nous indiquerait la direction. Nous le suivons, confiants, pour découvrir qu'il nous a indiqué la mauvaise route ; il semble poursuivre une autre cible, repérée entre-temps, encore plus lointaine que la première. Nous faisons demi-tour dans les dernières lumières du jour d'un gris argenté, juste à temps pour voir les cinq naufragés, blottis à la poupe de l'embarcation des garde-côtes arrivés avant nous, les bras serrés autour des genoux comme s'ils étaient assis autour d'un feu de camp, et, remorqué à l'arrière de la même embarcation, un petit zodiac vert presque neuf, muni d'un volant, certainement destiné à des navigations plus agréables et moins aventureuses.

« Doucement ! » nous hurlent-ils de la barque, gênés par notre arrivée encombrante et désormais inutile et par les projecteurs pointés sur eux.

« Et voilà, encore mille euros de gazole partis dans la nature, lance, de biais, un gars de la Brigade des Finances. Nous avons eu du mal à la trouver.

— Mais vous n'êtes pas en contact permanent avec la Capitainerie ? demandé-je.

— La radio ne fonctionne pas toujours et puis, souvent, par esprit de corps, ils retiennent leurs informations. »

Pendant tout le trajet, le commandant Di Gregoli est resté sur la passerelle avec moi (malgré

mes dénégations, il craignait qu'à l'intérieur j'eusse souffert du mal de mer) ; debout et à contrevent, il m'a raconté son travail avec passion. Très maigre et diaphane, il a dû endurer un froid de canard dans sa tenue d'été grise, passée sur une chemise blanche. Il ne semble pas avoir grand-chose à voir avec la mer et encore moins avec la hiérarchie militaire. Avec son visage antique et empreint de mélancolie, ce pourrait être un très bon professeur de philosophie ou de latin ou bien un médecin d'un autre temps, tout dévoué à sa mission.

« Comme vous voyez, madame, notre devoir se transforme en une participation à leur voyage, mais comment pourrait-on les laisser mourir en mer ? Et même si nous faisons barrage, ils nous esquiveraient. Vous rendez-vous compte avec quelle désinvolture certains disent "renvoyons-les" ? C'est une guerre pacifique que le Tiers Monde est en train de mener contre le monde développé, l'entrée clandestine n'est pas un délit et pour eux, à part la mort, il n'est rien de pire que d'être renvoyés dans leur pays. »

Je suis presque déçue par tant d'humanité, il me semble entendre parler un volontaire de la Caritas¹.

1. [NdT] La *Caritas Internationale* est un organisme humanitaire international composé de 162 organisations catholiques d'aide au développement et de services sociaux. La *Caritas Europa* (www.caritas-europa.org) est composée de 48 organisations qui s'occupent de la pauvreté, des inégalités sociales, de l'immigration et du droit d'asile. C'est un des principaux acteurs sociaux d'Europe. Il coopère avec les institutions européennes, les États et les collectivités publiques les plus diverses en Europe et de multiples partenaires publics et privés dans le monde entier dont les Caritas des différents pays (*Caritas Italie*, entre autres, www.caritasitalia.it).

Ou bien alors ai-je affaire à l'exemple type de l'inertie italienne, à cette façon accommodante de prêcher le mal et de faire le bien au bout du compte parce que cela demande, tout compte fait, moins d'effort ? Comme j'aimerais croire à l'hypothèse simpliste des bons et des méchants, au noble et altier code de la mer contre celui, vexatoire et médiocre, de la police, mais les choses sont plus compliquées et c'est seulement en les voyant d'ici, de cette île dans l'île, de ce bout d'Italie qui paraît lui aussi une barque à la dérive, qu'on perçoit ces débarquements comme un phénomène relevant davantage de l'histoire que du fait divers.

« C'est vite dit, de parler de "passeurs" », continue le commandant, en reprenant l'avis de Niosi et utilisant « passeur » comme un terme argotique pour désigner tous ceux qui transportent des clandestins par la mer.

Une nuit, raconte-t-il, il fut réveillé dans sa maison de Catane par un pêcheur angoissé qui lui annonçait qu'un gros bateau s'approchait, faisant cap vers la terre. Le commandant envoya immédiatement une vedette, mais le bateau refusa de s'arrêter malgré les ordres ; il avançait, imperturbable, perpendiculairement à la côte. Le seul moyen de l'arrêter était l'abordage, une manœuvre coercitive très dangereuse que Di Gregoli se sentit en devoir d'autoriser. Deux hommes de la Brigade des Finances montèrent sur le pont en se servant du mouvement des vagues et des points d'appui présents sur le flanc du bateau et se firent indiquer le commandant par les passagers ; celui-ci, entre-temps, s'était mêlé aux six cent quatre-vingt-sept clandestins

partis du Sri Lanka et qui voyageaient depuis des semaines.

« Il s'appelait Bandula, c'était un pauvre diable comme les autres ; à Suez, on lui avait promis dix mille dollars qu'il n'a jamais vus. Il avait voulu descendre, mais les passagers ont menacé de le tuer s'il ne les menait pas à destination. »

Le bateau « Monica », arrivé à Catane le 18 mars 2002 à 16 heures, avait lui aussi refusé d'obtempérer. Grâce aux indications d'une frégate française, le cargo avait été repéré par la marine militaire italienne, en Méditerranée orientale, dans les eaux internationales. Il battait pavillon du Tonga et le commandant avait déclaré se diriger vers Tunis. À dix milles au sud de Capo Passero, désormais dans les eaux italiennes, la Brigade des Finances, recevant l'ordre de l'arrêter selon les nouvelles dispositions, l'avait alors intercepté. Mais comment faire ? A coups de canon, comme on le fait en Grèce ? Impensable en Italie. Le cargo continuait à avancer : à bord, des passagers exhibèrent des enfants pardessus le bastingage, et menacèrent de les jeter à la mer si l'on tentait de les aborder. La vedette s'approcha et le commandant hurla : « Nous sommes un bateau italien », suite à quoi un tonnerre d'applaudissements éclata sur le pont du cargo des réfugiés. Ensuite, il demanda aux mêmes passagers de bloquer l'équipage, les moteurs s'arrêtèrent et le cargo, à la dérive, fut remorqué jusqu'à Catane. À bord, il y avait neuf cent vingt-huit réfugiés kurdes irakiens : cinq cent soixante-sept adultes (la moitié étaient des femmes, dont trois enceintes) et trois cent soixante et un enfants.

Pendant le trajet, une femme avait accouché ;

un hélicoptère avait fondu comme un aigle pour les recueillir, elle et le nouveau-né, et les porter en lieu sûr. Le commandant et les marins s'étaient mêlés aux passagers, tous embarqués sur le cargo, selon leur témoignage, à partir de nombreuses petites embarcations rassemblées autour de l'île de Rhodes.

Ils dirent avoir appareillé du port turc de Mersin, mais la police d'Ankara le nia, soutenant que le cargo était parti dans la nuit du 11 mars d'un port libanais. Les six membres d'équipage du navire marchand, dont le commandant, ne furent découverts que quelques jours plus tard, dans le camp de Bari Palese, où avaient été regroupés tous les passagers du « Monica ». Ils étaient tous kurdes irakiens, comme les passagers, enrôlés par une organisation internationale ramifiée jusqu'en Sicile.

Enfermés dans la prison de Bari, les six interpellés ont dû répondre, devant les magistrats de Catane, d'incitation aggravée à l'immigration clandestine, délit sanctionné par une peine pouvant aller jusqu'à douze ans de réclusion.

« Vous voyez, madame, comme il est difficile de faire une distinction entre les bons et les méchants ? Il s'agit souvent de personnes qui n'ont plus d'identité et auxquelles on pourrait faire faire n'importe quoi, mais nous ne pouvons mettre de sentiments dans les rapports que nous écrivons à nos supérieurs, nous devons faire attention à ce que nous disons, être, comme on dit, "aseptisés". »

Le portable sonne : cent cinquante personnes sont en train de débarquer à Porto Palo. Di Gregoli pâlit encore davantage et disparaît à l'intérieur du

bateau pour organiser le débarquement, en tant que coordinateur des vedettes côtières siciliennes.

Le Déroit de Sicile est inondé de lumières, les barques de pêcheurs s'y agglutinent par milliers, venant même de Mazara del Vallo pour y installer leurs filets; sa faible profondeur, quatre-vingts à cent mètres, en fait un des endroits les plus poissonneux de la Méditerranée.

Le commandant de la vedette, installé à la barre, me raconte qu'il a été témoin du premier débarquement d'étrangers en Sicile. À l'époque — c'était en 1989 — on patrouillait dans le Déroit pour traquer les contrebandiers de cigarettes. On avait arraisonné un bateau de pêche qui rentrait à une heure suspecte; deux de ses hommes montèrent à bord, soulevèrent l'écotille et sursautèrent : dans la cale brillaient les yeux de quarante Philippins.

Une fois les lumières du port en vue, le colonel Conti, qui était resté sous le pont, reparait l'air jovial et satisfait : « Alors madame, vous avez pu voir comment nous travaillons, quelle synergie avec les Garde-Côtes, quelle collaboration ! »

Il est toujours surprenant de constater à quel point certaines personnes sont enfermées dans le carcan de leur profession et ne parviennent pas à imaginer celle des autres. Le colonel est convaincu que je reçois uniquement les informations qu'il veut bien me délivrer et que je ne me rends compte de rien.

« Vous vous serez rendu compte que nous ne pouvons sceller les côtes et encore moins les frontières, nous devons compter sur la collaboration des pays de provenance et retenir ces gens au point de départ. On sait qu'à Suez ils se ravitaillent en nour-

riture et en carburant : si l'Égypte voulait les arrêter, elle pourrait le faire, et cela vaut aussi pour la Turquie. Il faut les amadouer avec des contreparties, comme cela a été fait avec l'Albanie, mais on avait là une situation politique qui le permettait et qu'on n'aura jamais ni en Libye, ni en Tunisie. »

Je lui demande s'il pense que la récente régularisation permise par la Loi Bossi-Fini¹ peut avoir servi d'appau et il me répond :

« Tenons-nous en aux faits de justice, nous n'avons aucune preuve de cette hypothèse. »

Entre-temps, cent vingt autres personnes ont débarqué à Pozzallo, près de Capo Passero. Très tôt le lendemain matin, le commandant Di Gregoli, sur le point de partir pour Catane, m'appelle pour me saluer : « C'est un exode biblique, madame, nous ne l'arrêterons plus. »

1. [NdT] Loi Bossi-Fini : loi définissant la discipline de l'immigration et les normes sur la condition et la régularisation des immigrés ; ainsi appelée d'après les noms des deux principaux ministres de droite qui l'ont proposée (Umberto Bossi de la « Lega Nord » et Gianfranco Fini de l'« Alleanza Nazionale »).

CHAPITRE II

Les Turcs

On m'a réveillée en pleine nuit et j'ai traversé le village à grands pas, son avenue principale avec les derniers bars ouverts d'où sortait encore de la musique et le grand port sombre et désert avec son bosquet dont les arbres oscillaient et grinçaient sous le vent. Seule la pointe extrême de la jetée baignait dans la lueur artificielle des phares.

« Nous attendons une arrivée de clandestins » m'avait dit d'un air sec le militaire, évoquant en moi l'attente de figures magiques que seuls de rares élus ont la chance de voir, une population sacrée et secrète qui émerge de la mer nocturne, imprévue comme le serait un phénomène naturel et défiant toute loi nautique.

L'embarcation vient tout juste de toucher terre ; c'est un chaland de pêche peint en rouge corail, très large, d'une forme inconnue chez nous, long d'une dizaine de mètres, au bord bas et en partie détruit. Il est arrimé à la vedette qui l'a remorqué avec toute sa cargaison, une foule de regards tournés vers le haut, éclairés comme en plein jour. J'arrive juste à temps pour voir descendre sur le quai, un à un, cent vingt-deux hommes, de vingt à cinquante ans. Ils s'alignent, dociles, en rangs de cinq, intimidés, comme s'ils étaient sur le seuil d'une fête où ils auraient débarqué en proie à une irrésistible curio-

sité; ensuite, sur l'ordre des policiers, ils s'accroupissent et restent en équilibre sur les talons, dans la position «asiatique» de repos. Il règne un silence solennel, la scène a l'intensité d'une cérémonie religieuse et l'on aurait envie d'éclater en sanglots pour détendre l'atmosphère. Ils pourraient être kurdes ou pakistanais.

Et si, parmi eux, il y avait ce mari qui a mis le feu à sa femme parce qu'après deux ans de mariage elle avait mis au monde une petite fille? Ou cet autre qui, lui, a décapité sa femme parce qu'elle ne lui avait pas servi son déjeuner à l'heure?

Certains n'ont pas de chaussures et ont les pieds bandés, d'autres portent des chaussures de sport, d'autres encore des souliers du dimanche noirs, avec le talon qui ressort et qui en écrase le bord.

«Welcome in Lampedusa»¹, les accueille un jeune policier, pendant qu'un autre murmure en passant à ses côtés: «Quelle tristesse, comment vont-ils? — Morts de froid.» Ils tremblent dans leurs chemises légères et dans leurs t-shirts mouillés. L'un porte un costume couleur aubergine taillé dans un tissu synthétique ruisselant d'eau; cela doit être comme de porter un lourd scaphandre. Il l'aura acheté pour l'occasion, un «habit du dimanche» pour se lancer dans le monde. Ils ont des visages olivâtres et de grandes moustaches.

Ils serrent dans leurs mains de petits sacs poubelle noirs qui contiennent tous leurs biens; un homme massif étreint sur sa poitrine un sac de femme coupé dans un tissu à fleurs; les plus âgés ont la tête entourée de longues écharpes; quel-

1. [NdT] en anglais dans le texte original.

ques-uns descendent avec les mains derrière le dos comme s'ils avaient des menottes. Le vent colporte une forte odeur d'humidité et d'urine. Je voudrais guigner à l'intérieur de leurs petits sacs, découvrir ce que chacun a choisi d'emporter, savoir à quelles pensées ils se sont raccrochés pendant le voyage, ce qu'ils ont fait la veille de leur départ. Je voudrais participer comme par osmose aux sentiments qu'ils éprouvent à peine débarqués, me faufiler dans leur tête comme une tique et essayer de comprendre quelle peut bien être la force qui les pousse à tenter cette fuite aveugle et inconsidérée, pour beaucoup irréversible et pour d'autres vaine, car dans quelques jours ils seront rapatriés. Le départ comme prise d'inconscience. Quand, à quel moment, à cause de quelle illumination ou de quel paroxysme de ténèbres décide-t-on de partir ?

Je ne sais pourquoi, en regardant défilé devant moi ces cent vingt hommes déguenillés et humiliés comme des prisonniers de guerre, me reviennent à l'esprit les corps pétrifiés de Pompéi, le même court-circuit entre phénomène naturel et existence individuelle, le temps de l'histoire et le temps humain, saisi au moment où il se produit.

Au fur et à mesure que les derniers réfugiés descendent de la barque et s'alignent en se blottissant au bout de la jetée, ceux des premiers rangs se lèvent pour être fouillés par des policiers en civil. Munis de gants en plastique, ceux-ci tâtent les bras et les jambes des réfugiés, en leur donnant un coup de talon rapide entre les pieds pour qu'ils écartent les genoux. Ils sont très rapides, brusques, mais pas brutaux. En moins d'une heure, les clandestins ont disparu, avalés par des fourgons qui font la navette

entre le port et le centre d'accueil, composé de tentes et de cabanons et situé à l'intérieur de l'aéroport. Personne ne les voit, les touristes n'entendent même pas parler des débarquements, alors que les habitants de l'île tiennent le compte des épaves qui s'accumulent dans le port. Il y a une vingtaine de jours, on les avait toutes emportées et aujourd'hui, il y en a de nouveau une trentaine, bleues et rouges, rouges et vertes, bleu clair et jaunes, Nabila, Awad, Nasreading, à moitié coulées ou encore couvertes de vêtements en lambeaux, de bouteilles d'eau vides qui roulent au gré du tangage, de morceaux de pain arrachés aux becs des mouettes.

« Sait-on d'où viennent les réfugiés de cette nuit ? » demandé-je à un policier.

« Toujours des mêmes endroits : Pakistan, Irak, Érythrée. »

Mais s'il y avait des Érythréens, on les reconnaîtrait tout de suite et il en débarque souvent ces jours-ci, fuyant l'enrôlement dans les unités anti-Al Qaida récemment formées ; la désertion est punie par la peine de mort. Malgré les milliers de personnes qui atterrissent sur les quais du port, il est étrange de constater à quel point les notions géographiques des fonctionnaires restent encore vagues, comme si, fors l'Occident, le reste du monde était un immense réservoir de pauvres, tous semblables et interchangeables.

Je repense à une phrase du colonel, presque poétique : « Ils ont une unique langue commune, le silence. » Aux questions, ils répondent en chœur :

« Qui conduisait la barque ?

— Tous.

— Qui vous a aidés à partir ?

— Allah. »

À part le silence, ils ont en commun le désespoir que l'on lit dans leurs yeux, des yeux qui regardent dans le vide — répètent ceux qui en ont vu arriver par dizaines — des regards en attente, des regards d'animaux qui, confiants, s'en remettent à leur maître. Même Romeo Cavallin de Trévis, le commandant de la Brigade des Finances en garnison sur l'île, déclare ne jamais rien avoir vu de plus triste que les regards des réfugiés et d'avoir complètement changé d'avis depuis qu'il est à Lampedusa. Il y est venu par choix personnel, par amour des paysages, bien que, malgré les années qui ont passé, aucune confiance ne se soit installée entre lui et la mer. À ses heures perdues, il écrit des poèmes qu'il signe « 3viso »¹ et rien ne l'inspire plus que cette étendue de ciel et de mer, vaste et agitée.

« Vous devriez aller faire un tour dans le nord, retourner chez vous pour raconter ça, ce serait un témoignage précieux et au-delà de tout soupçon » lui dis-je tout de go. Cavallin me regarde et hausse ses larges épaules : « Je suis un militaire. » Ce qui signifie : avoir les ailes coupées, apprendre à glisser comme un surfeur sur la vague des gouvernements qui changent, se limiter à son devoir, ne sachant rien de ceux des autres et de la mission suivante. Or il peut arriver qu'un étranger ne connaisse du pays tant rêvé que ses militaires et sa police, un monde entièrement masculin et ignoré des « nationaux » ;

1. [NdT] «3viso», littéralement «3 visages», jeu de mots fabriqué à partir du nom de la ville de Trévis. *Tre* signifie *trois* et *viso* *visage*. Trévis est une ville du Frioul-Vénétie-Julienne, région du nord est de l'Italie. C'est aussi le chef-lieu de la Province qui se trouve au nord de Venise.

des militaires qui, comparés à ceux de son pays, lui sembleront bienveillants et débonnaires, confirmant ainsi l'illusion de se trouver dans un pays ami.

Dans le centre d'accueil, les réfugiés seront nourris avec du lait et du thé chaud, du pain et des gâteaux. Puis ce sera la séquence habituelle : visite médicale, identification, photo signalétique, empreintes digitales, vérification de la nationalité de provenance. Ou, mieux, tentative de vérification parce que personne n'aura ses papiers : ne pas être identifié est en effet le seul moyen d'éviter ou de reporter l'expulsion. Dans quelques jours, ils repartiront de Lampedusa à bord du ferry, ou, s'ils sont trop nombreux, avec l'hydroglisseur de ligne affrété pour l'occasion, d'abord en direction d'Agrigente et puis, de là, vers d'autres centres d'accueil du sud : Syracuse, Trapani, Caltanissetta, Crotona, Bari. Mais du moment que, pour l'identification, les agents de la police scientifique doivent venir d'Agrigente, il arrive très souvent que les étrangers soient retenus beaucoup plus longtemps, même sans la décision spécifique du préfet de police validée par le juge, comme prévu par la loi.

Pendant l'été 2002, il y a eu jusqu'à quatre cents nouveaux débarquements en vingt-quatre heures et le centre, qui dispose de quatre-vingt-six lits et de dix toilettes à la turque, a accueilli jusqu'à six cents personnes. Il restait à peine assez d'espace pour se blottir dans la zone d'ombre qui rétrécit aux heures chaudes de la journée quand, dans les cabanons couverts de tôle, la température atteint les soixante degrés. Par un cruel paradoxe, les « hôtes » n'ont pour toute vue, de leur camp, que les quelques avions qui atterrissent et décollent.

La vie du Centre d'accueil a récemment empiré, depuis que la nouvelle équipe politique de centre-droit n'a pas renouvelé la convention avec la Croix-Rouge qui était arrivée à échéance; la gestion du centre a été confiée à une société de Favara, la «Blu food» qui, pour réduire les coûts, a remplacé les vingt-quatre volontaires et l'interprète officiel par un cuisinier et trois employés, dont un, nord-africain, qui exerce, au besoin, la fonction d'interprète.

Il est établi par ailleurs qu'un clandestin coûte 27,88 euros à l'État lorsqu'il est retenu à Lampedusa, contre 87,79 euros à Milan.

« Vous pensez que les frontières arrêtent les gens qui ont faim ? Les charges de la police ne dispersent pas les cortèges. »

Michele Niosi est toujours dans son bureau, jour et nuit. Il dit qu'il aime son métier parce qu'il unit sa passion pour la mer et le secours aux vies humaines, six mille déjà pour cette année qui n'est pas encore terminée, mille de plus que les habitants de l'île.

« En mer, je dois vous accueillir, il ne s'agit pas d'un geste philanthropique mais d'un devoir. Faire usage de la force dans un élément comme la mer n'est pas un comportement naturel. »

Niosi me montre la liste des cinq clandestins du canot pneumatique vert, soi-disant palestiniens mais probablement égyptiens, qui, après avoir traversé la Libye, sont partis de Zuwara, la ville libyenne à la frontière avec la Tunisie, qui est actuellement l'un des ports les plus fréquentés par ceux qui essaient de passer en Europe : Mahmoud Farouk Sae, Hesham Slem Smail, Mahui Saber Mahui, Jamal Shuau Ali, Adel Mohamed Mohamed.

Je feuillette quelques-unes des autres listes du volumineux fascicule : Ibrahim Ahmed (Tchad), Ibrahim Abdallah (Soudan), Adoud Hachim (Soudan)... on dirait des noms et des prénoms mélangés et remis ensemble comme dans un jeu de combinaisons.

« Les empreintes et les photos signalétiques ont été envoyées à Rome pour identification. Les empreintes digitales, ce sont leurs propres pays qui les demandent, certains pays demandent même celles des pieds » dit-il, et moi, pendant un instant, j'essaie d'imaginer quel genre de papier cela pourrait donner.

« Genesía » appelle le commandant. « Apportez-moi ce paquet de photographies, s'il vous plaît. » Et le sergent Genesía, un grand garçon calabrais avec un large visage d'enfant et le regard lointain, peut-être par déformation professionnelle, dépose une enveloppe pleine de photographies sur le bureau. C'est tout ce qu'il reste de Mahdi, un jeune somalien, mort pendant la traversée à cause d'un grave diabète découvert à l'autopsie.

Elles ont été prises avant son départ, chez un photographe de sa ville : la mère est enveloppée dans un vêtement rouge qui lui recouvre même la tête ; elle porte dans ses bras une petite fille vêtue d'un délicieux habit bleu, sur un fond de lac alpin bordé d'arbres verts, jaunes et rouges ; une jeune fille, probablement sa fiancée, serrée dans une veste et un pantalon en jeans avec une épaisse chevelure lisse et longue quasiment jusqu'aux genoux, devant le dessin d'un immeuble moderne, dont on devine la récente construction aux traces typiques sur les vitres ; de nouveau la petite fille de la première photographie avec un chapeau jaune sur la tête et

des sandales luisantes de vernis noir, installée sur un fond de mer bleu et une plage bordée d'une haie de gigantesques fleurs roses. Ils ont tous une expression contrite et solennelle comme si une flèche allait jaillir de l'objectif pour leur frapper le cœur.

Sur plus d'une photographie, on voit Mahdi, le jeune garçon retrouvé mort sur la plage : lui et son père, lui et des groupes de frères et d'amis souriants. Sur une autre, on dirait un bar européen, il y a une cabine téléphonique rouge et un journal posé sur une table, avec le titre «Kicker Bundes Liga ». Peut-être était-il déjà venu en Europe et, pour des raisons mystérieuses, était-il rentré chez lui pour ensuite décider de repartir. Il a été enterré dans le cimetière d'Agrigente et il ne reste de lui que l'adresse du photographe, 100 Maidan el Dakki, mais dans quelle ville ? Que Mahdi vient de la Somalie, on le suppose d'après le témoignage de certains de ses compagnons de voyage et d'après les traits somatiques de son visage : le large front bombé et les dents légèrement écartées, dents qui, jadis, servaient à siffler les animaux dans le désert.

La côte sud de la Sicile est parsemée de morts inconnus récupérés dans le Détroit. Je vais les chercher, aussi, dans le cimetière de Lampedusa.

Dans la partie la plus ancienne, celle qui fait face à la mer, sont enterrées les vieilles familles descendantes des premiers colonisateurs de l'île, soixante hommes et trente femmes, amenés par le lieutenant de vaisseau Bernardo Maria Sanvisente, envoyé par Ferdinand II de Bourbon en 1843. Beaucoup d'entre eux sont nés à Pantelleria, à Ustica, à Favignana¹

1. [NdT] Pantelleria, Ustica et Favignana sont trois peti-

et sont morts ici, après toute une vie passée sur une bande de terre, au milieu de la mer. Je remarque un groupe de tombes recouvertes de petits carreaux de couleur qui remontent à la fin du siècle dernier : là sont enterrés des enfants, à l'époque ils mouraient pour un rien, me dit le gardien. Je lui demande où sont les tombes des clandestins, et il m'indique alors le nouveau cimetière, de l'autre côté du mur. « De pauvres gens », commente-t-il, « ce sont peut-être leurs propres pays qui les envoient ici parce que là-bas, moins il y en a, mieux c'est. » Lui aussi est un « migrateur », mais il a commis l'erreur de revenir ici de Turin où il travaillait pour une petite entreprise de matelas, et les erreurs se paient. Son fils aîné est déjà reparti, et bientôt il le rejoindra, lui qui a encore un jeune enfant à élever et à envoyer à l'école.

À la sortie du cimetière, il y a une niche sans plaque, refermée à la hâte avec quelques truellées de ciment gris ; grossièrement gravé, on peut y lire ceci : enterré en date du 29.9.2000.

Dans le nouveau cimetière brillent au soleil, telles des dents en or, les cadres en aluminium des chapelles modernes, identiques à ceux qui décorent les maisons de l'île, pointues, ornées de colonnes, de tympanes et de hublots. Et, dans un angle, les tombes des inconnus, des sépultures de terre bordées de buissons de géraniums et de giroflées, avec une simple croix en bois et un numéro, 8, 7, 12, celui que la police leur a attribué à leur arrivée et

tes îles italiennes au large de la Sicile. Pantelleria se situe entre la Sicile et Lampedusa ; Ustica est au nord de la Sicile et Favignana à l'ouest.

que parfois elle a inscrit sur le poignet ou sur leurs vêtements.

Je passe saluer Niosi, de bon matin, le jour de mon départ de l'île.

Le coup de téléphone qui signalait l'arrivée des clandestins lors de notre première entrevue a laissé en suspens la question des navires qui déchargeraient leurs passagers au large sur de vieilles barques, quelquefois même abandonnées à la dérive.

« Bien sûr, nous savons qu'il y a des navires qui les transbordent sur des bateaux de pêche, mais s'ils sont dans les eaux territoriales d'autres pays, nous, nous ne pouvons rien y faire. Les arrestations se font en flagrant délit.

— Si vous étiez l'un d'entre eux, commandant, vous penseriez à traverser la mer ?

— Certainement, cela dépend de la dose de courage de chacun. Dans les années cinquante, ce ne fut pas la totalité des Italiens pauvres qui partit pour l'Amérique. Du reste, cela les arrangeait bien que des milliers de personnes s'en aillent ; l'Unité de l'Italie fut une annexion, une guerre violente voulue et soutenue par les Anglais contre les Bourbons, rien à voir avec l'expédition des Mille¹ ! Le problème

1. [NdT] l'expédition des Mille est une opération lancée par Garibaldi contre le royaume de Naples dirigé par les Bourbons. Cette expédition avait pour but de provoquer une insurrection populaire dans le royaume des Deux-Siciles afin de faire s'écrouler l'État en place et de réaliser l'unité italienne. Garibaldi, héros populaire, prit la tête d'une armée de mille volontaires avec lesquels il partit de Gênes. Ils atteignirent Marsala en Sicile, le 11 mai 1860, où ils débarquèrent. Après

méridional découle de là. Et aujourd'hui encore, il y a des personnes qui œuvrent discrètement à la destabilisation. » Ces paroles révèlent-elles une véritable paranoïa du complot ou bien l'empathie d'un homme qui ressent désormais davantage d'affinités avec les réfugiés qu'avec le gouvernement central ?

Du pas de la porte, un jeune marin nous avertit : « Les Turcs ont débarqué. » Le commandant se lève de son bureau et s'avance vers la fenêtre de son pas nonchalant.

une série de combats victorieux, Garibaldi prit Palerme le 27 mai, libéra la Sicile puis se dirigea sur Naples.